

Notre père A. D. N. qui êtes aux cieux...

par Michel CHARDIN

« Dès le temps où j'avais commencé à écrire, je m'étais senti matérialiste par intuition, puis matérialiste conscient, et non seulement je ne me sentis pas le besoin de connaître des mondes d'un autre ordre, mais je ne pus jamais trouver un contact psychologique avec des gens qui ont assez de finesse pour avouer simultanément Darwin et la Sainte Trinité. »

(Trotsky - Ma Vie).

Le livre de Jacques Monod, *Hasard et nécessité* (1) est, certes, beaucoup moins riche que ne le sont, parmi les ouvrages récemment parus en France — et pour ne citer naturellement que ceux qui ne sont pas destinés aux seuls spécialistes — la *Biologie moléculaire du gène* de J.D. Watson (2) pour l'exposé des découvertes des vingt dernières années, et la *Logique du vivant* (3) de François Jacob pour l'histoire des idées concernant l'hérédité et leur état actuel ; il ne mériterait pas d'attention particulière si, comme en atteste la campagne menée dans *Le Figaro*, *Le Monde*, *Le Nouvel Observateur*, *L'Express*, à la T.V., etc. — et les « réponses » de compère à compagnon au nom d'un « marxisme » dont la conséquence est, comme nous le verrons, attestée par Monod

lui-même, que lui a faites le P.C.F. — ce n'était pas là le dernier brûlot lancé par l'idéologie bourgeoise contre le marxisme, vraisemblablement destiné à prendre la relève d'un structuralisme déjà usé et, au surplus, actuellement battu en brèche par divers spécialistes dans son bastion natal même, l'anthropologie. Aussi, après avoir avoué (p. 13) qu'« il reste à éviter bien entendu toute confusion entre les idées SUGGÉRÉES par la science et la science elle-même », mais que c'est là un exercice « difficile » dont il « ne prétend pas s'être tiré sans erreur », M. Monod se lance-t-il aussitôt dans cette confusion.

(1) Editions du Seuil, 1970.

(2) Ediscience, Paris, 1968.

(3) Editions Gallimard, 1970.

LA PROJECTION D'UN PROJET

Restaurant sous de nouveaux oripeaux le vieux fatras dualiste de l'idéalisme, tout particulièrement propre à la théologie chrétienne, il établit immédiatement une séparation radicale entre les êtres vivants et le reste de l'univers :

« L'une des propriétés fondamentales qui caractérisent tous les êtres vivants sans exception est celle d'être *des objets doués d'un projet* (...) Nous dirons que ceux-ci [les êtres vivants] se distinguent de toutes les autres structures de tous les systèmes présents dans l'univers par cette propriété que nous appellerons la *téléonomie* » (p. 22).

Il reconnaît d'ailleurs lui-même que cette « *notion (...) se révèle profondément ambiguë puisqu'elle implique l'idée subjective de "projet"* ». Il oublie toutefois de signaler que *téléonomie* n'est, somme toute, que la traduction en grec du mot *finalisme*, et se garde bien de reconnaître que cette séparation absolue, métaphysique, entre la matière inanimée et la matière vivante est, précisément, ce qui caractérisait les théories vitalistes que certains biologistes du XIX^e siècle prétendaient opposer au matérialisme, et selon lesquelles les êtres vivants étaient caractérisés par un mystérieux « *principe vital* ». Bien au contraire, le voilà qui consacre le chapitre suivant à dénoncer les « *vitalismes* » et les « *animismes* », comme il les appelle. Parmi les premiers, il ne cite guère que Bergson, avec son « *élan vital* ». Chose digne de remarque, il n'a pas un mot à dire contre la théologie chrétienne traditionnelle (laquelle comporte pourtant bien une certaine conception de la vie et de l'évolution telle qu'elle est codifiée dans la *Genèse*, interpré-

tation symbolique ou pas) mais s'en prend seulement au bon Teilhard. Démolir la réputation scientifique frauduleusement acquise de ce dernier, c'est aujourd'hui enfoncer une porte largement ouverte. On s'étonne davantage de voir Monod écrire :

« Peut-être après tout Teilhard n'était-il pas pour rien membre de cet ordre dont, trois siècles plus tôt, Pascal attaquait le laxisme théologique. »

Mais patience ! Etre vivant lui-même, M. Monod a son « *projet* » qui ne se dévoilera entièrement, comme il convient, qu'au dernier chapitre.

TOUS LES JÉSUITES NE SONT PAS LAXISTES

Puis il fonce sur l'ennemi, le matérialisme dialectique, « *la plus puissante parmi les idéologies scientistes du XIX^e siècle* ». Il en donne un résumé en 8 points qu'il commente par ces lignes remarquables :

« On peut, certes, contester cette reconstitution, nier qu'elle corresponde à la pensée authentique de Marx et d'Engels. **MAIS CELA EST SOMME TOUTE SECONDAIRE...** [*C'est nous qui soulignons cette phrase digne d'une anthologie*]. D'innombrables textes prouvent que la reconstitution proposée est légitime comme représentant au moins la « *Vulgate* » du matérialisme dialectique » (p. 48).

Il faut le reconnaître : M. Monod, s'il n'est pas, lui, un théologien laxiste, tout imprégné qu'il est de la tradition chrétienne à laquelle il emprunte ses métaphores, sait faire preuve, à l'occasion, d'un jésuitisme digne du vieil Ignace en personne. Un peu plus loin, il prête au marxisme l'opinion parfaitement idiote selon laquelle

« il est indispensable pour le matérialisme dialectique que le "Ding an Sich" [on a des lettres ou on n'en a pas],

la chose ou le phénomène en soi, parvient jusqu'au niveau de la conscience, sans altération ni appauvrissement, sans qu'aucune sélection n'ait été opérée parmi ses propriétés. Il faut que le monde extérieur soit littéralement présent à la conscience dans l'intégrité de ses structures et de son mouvement » (pp. 48-49).

Et, après l'avoir appuyé d'une citation d'Henri Lefebvre bon teint, il ajoute avec... ingénuité :

« A cette conception sans doute pourrait-on opposer certains textes de Marx lui-même. Il n'en reste pas moins qu'elle est indispensable à la cohérence logique du matérialisme dialectique, comme les épigones, sinon Marx et Engels eux-mêmes, l'ont bien vu. »

Ainsi donc, Marx et Engels sont des marxistes inconséquents, Staline, lui, est un marxiste conséquent. Comment pourrait-on en douter, puisque l'homme qui s'en porte garant n'est autre, comme nous le verrons, que le prophète de « *l'éthique de la connaissance* » ?

En attendant, M. Monod s'empresse de démontrer qu'il s'entend aux amalgames comme feu Staline en personne :

« C'est en vertu des mêmes principes que Lénine attaquait, avec quelle violence, l'épistémologie de Mach, que Jdanov, plus tard, ordonnait aux philosophes russes de s'en prendre aux "*diableries kantienne de l'école de Copenhague*", que Lyssenko accusait les généticiens de soutenir une théorie radicalement incompatible avec le matérialisme dialectique, donc nécessairement fausse. Malgré les dénégations des généticiens russes, Lyssenko avait raison. »

Tirons l'échelle !

Ce faisant, il montre le bout idéaliste et même théologique de son éthique oreille. Il commence par couvrir de sarcasmes la notion de la « *chose en soi* », généreusement attribuée par lui aux marxistes, en feignant d'ignorer :

1° Qu'elle est due à Kant, et qu'elle signifiait pour celui-ci, au moins dans le deuxième état de sa philosophie, que l'homme ne pouvait connaître le monde réel des « *choses en soi* », des « *noumènes* », mais seulement l'apparence, le monde des phénomènes ;

2° Que les marxistes, au contraire, soutiennent que le monde réel des « *choses en soi* », loin d'être inconnaissable, est de mieux en mieux connu par l'activité pratique et théorique de l'humanité, sans toutefois l'être jamais totalement — ce que Lénine symbolise par l'image fameuse de la « *spirale de la connaissance* », qui se rapproche de plus en plus de son point-asymptote, le monde des « *choses en soi* », sans pourtant jamais l'atteindre (ce qui suffirait, soit dit en passant, à réfuter cette sottise puérile que, pour les marxistes, nos idées reflètent intégralement et sans déformation aucune la réalité !)

Puis M. Monod vole au secours de Mach qui, on le sait, reprenant au fond l'aspect le plus négatif du système de Kant, soutenait que nous ne pouvons connaître que notre expérience subjective de l'univers et non l'univers lui-même (tout comme, soit dit en passant, le néo-thomisme, la philosophie officielle de l'Eglise), et verse un pleur sur la triste époque où « *personne par exemple ne doutait que la gravitation fût une loi de la nature elle-même...* » (p. 50). A notre grande honte, il nous faut avouer que nous en sommes restés là, et que nous avons même tout récemment été renforcés dans une opinion aussi retardataire par les confirmations expérimentales qu'a reçues, par la mesure de la déviation au voisinage du soleil des on-

des radio émises par deux des *Mariner*, la théorie de la relativité générale, forme actuelle, supérieure (c'est-à-dire beaucoup plus approchée de la réalité) de la loi de la gravitation...

SI CE N'EST TOI, C'EST DONC TON FRÈRE !

Il faut dire, toutefois, que si M. Monod est un ennemi de la dialectique, il n'en est pourtant pas à une contradiction près. Page 47, « *reconstituant* » le matérialisme dialectique, il écrit : « *La dialectique est constructive... L'évolution de l'univers est donc elle-même ascendante et constructive* », mais, page 130, il nous apprend que les « *animistes* » (pour des raisons que la raison ne connaît pas, mais que Freud, comme nous le verrons, aurait pu sans doute expliquer, M. Monod range le marxisme sous cette rubrique), les animistes, donc, voient « *dans l'évolution le majestueux déroulement d'un programme inscrit dans la trame même de l'univers... Pour eux, par conséquent, l'évolution n'est pas véritablement création, mais uniquement « révélation » des intentions jusque-là inexprimées de la nature.* » Devine si tu peux et choisis si tu l'oses ! De toute façon, les marxistes ont tort. M. Monod n'a-t-il pas inscrit sur son drapeau que « *la vérité de la connaissance ne peut avoir d'autre source que la confrontation systématique de la logique et de l'expérience* » ?

Notons bien d'ailleurs que, à l'occasion de l'énoncé de la deuxième version de « *l'animisme* » selon M. Monod, celui-ci réhabilite en passant Bergson — Bergson, ce

condensé des résidus de la poubelle idéaliste ! — parce que celui-ci « *voyait dans l'évolution l'expression d'une force créatrice absolue...* », autrement dit une entité métaphysique. Le sens du livre de M. Monod, déjà clair, en est encore une fois illuminé : l'ennemi, c'est le marxisme, et lui seul.

Il faut toutefois en souligner encore un autre aspect, nullement contradictoire avec le premier. Nous ne sommes pas dans le secret des dieux de la biologie moléculaire. Mais il est difficile, quand on a lu les deux livres, de ne pas voir dans celui de M. Monod, outre la polémique ouverte contre le marxisme, une polémique voilée contre François Jacob, qui, non content de placer en épigraphe de sa *Logique du vivant* cette phrase d'un « *animiste* » notoire, Denis Diderot :

« Voyez-vous cet œuf ? C'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre »,

n'hésite pas à écrire (o.c., p. 327) :

« Ce qu'a démontré la biologie, c'est qu'il n'existe pas d'entité métaphysique pour se cacher derrière le mot vie » (pas même la « *téléonomie* », terme qui n'appartient apparemment pas à son vocabulaire).

Et un peu plus loin :

« L'autre condition nécessaire à la possibilité même d'une évolution, c'est la mort. »

On croirait presque entendre le fameux « *Tout ce qui vit est digne de mourir* » de Hegel.

« ... Car l'évolution, c'est le résultat d'une lutte entre ce qui était et ce qui sera, entre le conservateur et le révolutionnaire, entre l'identité de la reproduction et la nouveauté de la variation » (p. 331).

Nous voilà en plein... animisme, n'est-il pas vrai, M. Monod ?

UN NOUVEAU MARXISTE NATUREL

Mais notre éthique auteur a beau condamner la dialectique, la dialectique ne l'en reconnaît pas moins.

Oubliant pour un instant de vouer le marxisme aux gémonies, il se met à exposer l'essentiel des découvertes récentes concernant le code génétique et le rôle de l'A.D.N., cette molécule géante qui joue le rôle d'« invariant » biologique fondamental en accumulant dans sa structure chimique la quantité croissante d'informations qu'amasse l'évolution, à travers des mutations qui se produisent au hasard et la sélection consécutive, assurant ainsi la permanence des espèces et par là même leur transformation. Et le voilà devenu « marxiste naturel », à rendre jaloux Fidel Castro en personne ! Il a beau souligner (p. 52) que « *la théorie du gène comme déterminant héréditaire invariant au travers des générations, et même des hybridations, est (...) tout à fait inconciliable avec les principes dialectiques* », parce que ces principes sont par essence des principes d'évolution (il a lu cela dans les œuvres du marxiste conséquent Lyssenko) —, il ne paraît pas se rendre compte que ce prodigieux mécanisme d'invariance grâce auquel se réalise et peut seulement se réaliser cette variation d'une amplitude non négligeable qui, en quatre milliards d'années, a conduit sur cette planète de la matière inanimée à l'homme ressemble de façon suspecte à l'un de ces processus dialectiques, l'une de ces contradictions qui sont dans la nature pour la mettre en mouvement avant d'être dans la pensée, dont Engels, l'« animiste » bien connu, est parti pour aboutir au

« désastre épistémologique » (p. 51) que l'on sait...

Le rôle même de l'A.D.N. comme mécanisme de conservation de l'information génétique, par voie de répllication (formation de deux molécules-filles identiques à partir d'une molécule-mère), de traduction de cette information au niveau du cytoplasme, etc., n'a pu prendre sa signification fondamentale pour toute la matière vivante que parce que, tout d'abord, le potentiel de variation de cet A.D.N. invariant était pratiquement illimité (le nombre de molécules d'A.D.N. possibles est incomparablement plus grand que le nombre de particules que compte l'univers entier), parce que, ensuite, ce mécanisme d'invariance fondamental n'a cessé d'aboutir à des changements irréversibles, à des innovations radicales. Si les premières molécules d'A.D.N. ont dû apparaître il y a quelque quatre milliards d'années, celles qui caractérisent notre espèce par exemple ne doivent guère dater de plus de 50 000 ans et le même mécanisme d'invariance qui, lorsque la sélection n'y fait pas obstacle, assure la pérennité de certaines espèces tout au long de 500 millions d'années aboutit, en même temps et par les mêmes voies, à l'apparition d'espèces nouvelles comme à la disparition de celles qu'élimine la sélection.

LE CONTINGENT, FORME DE MANIFESTATION DU NÉCESSAIRE

Et quand le même Monod, essayant de définir ce qu'il faudrait attendre d'une théorie scientifique universelle. écrit :

« La théorie contiendrait, sans doute, la classification périodique des éléments, mais ne pourrait déterminer que la probabilité d'existence de chacun d'entre eux. De même elle prévoirait l'apparition d'objets tels que des galaxies ou des systèmes planétaires, mais elle ne pourrait en aucun cas déduire de ses principes l'existence nécessaire de tel objet, de tel événement, de tel phénomène particulier, qu'il s'agisse de la nébuleuse d'Andromède, de la planète Vénus, du mont Everest ou de l'orage d'hier au soir. D'une manière générale, la théorie prévoirait l'existence, les propriétés, les relations de certaines classes d'objets ou d'événements, mais ne pourrait évidemment prévoir l'existence ni les caractères distinctifs d'aucun objet, d'aucun événement particulier ».

comment ne pas penser à ce que l'« animiste » Engels, s'inspirant de l'« animiste » Hegel, écrivait il y aura bientôt un siècle, sur le thème « contingence et nécessité » (voir *Dialectique de la nature*, Ed. sociales, pp. 219-223), en concluant, à la fois contre « le bon sens et avec lui la grande masse des savants » qui considèrent nécessité et contingence comme s'excluant mutuellement, et contre le déterminisme qui prétend nier absolument la contingence :

« En face de ces deux conceptions, Hegel apparaît avec des propositions absolument inouïes jusque-là : le contingent a un fond parce qu'il est contingent, et aussi bien il n'a pas de fond parce qu'il est contingent ; le contingent est nécessaire et la nécessité elle-même se détermine comme contingence tandis que, d'autre part, cette contingence est plutôt la nécessité absolue. »

Le nécessaire se manifestant et ne pouvant se manifester que sous la forme du contingent, voilà ce que M. Monod, pour un peu, redécouvrirait. Après tout, la réalité concrète, ce n'est pas l'A.D.N., ce sont les A.D.N., ou, si l'on prend une espèce

biologique déterminée, ce n'est pas le chien de berger allemand, ce sont des chiens individuels. Et c'est pourtant l'espèce qui est seule objet de science, et les lois que cette science découvre ne se manifestent qu'à travers le hasard, la contingence des cas individuels.

Enfin, lorsque M. Monod souligne que, même si les lois de la physico-chimie permettent d'expliquer les êtres vivants, les lois qui régissent les êtres vivants ne se réduisent pas simplement à celles de la physico-chimie, il ne fait que pressentir la théorie dialectique des niveaux (tels que particules subatomiques, atomes, petites molécules de la chimie minérale, macro-molécules de la chimie biologique, êtres humains, sociétés) selon laquelle les lois d'un niveau inférieur expliquent et déterminent celles du niveau supérieur sans que, pourtant, celles du niveau supérieur puissent simplement se réduire aux premières. Transformation de la quantité en qualité... cela sent le fagot, M. Monod ! Que l'on se rassure pourtant, celui-ci restera un marxiste inconscient. Car ils ont des yeux et ils ne verront pas... quand la lutte des classes leur met des œillères.

A propos des niveaux, nous citerons encore ces lignes excellentes de F. Jacob (*o.c.*, pp. 327-329) :

« Des particules à l'homme se rencontrent toute une série d'intégrations, de niveaux, de discontinuités. Mais aucune rupture, ni dans la composition des objets ni dans les réactions qui s'y déroulent. Aucun changement d'« essence »... Cela ne signifie nullement que la biologie soit devenue une annexe de la physique, qu'elle en constitue pour ainsi dire une filiale de la complexité. Avec chaque niveau d'organisation apparaissent des nouveautés, tant de propriétés que de logique... Avec chaque niveau d'intégration, se manifestent quelques caractéristiques nouvelles. Comme l'a

déjà constaté la physique au début de ce siècle, la discontinuité n'exige pas seulement des moyens d'observation différents. Elle modifie aussi la nature des phénomènes, voire des lois qui les sous-tendent. Bien souvent, l'équipement en concepts et en techniques qui s'applique à un niveau ne fonctionne ni au-dessus ni en dessous...»

LE RÈGNE DES IDÉES

Cependant, le suspense touche maintenant à son terme, et le « projet » de M. Monod se dévoile dans toute son ampleur au dernier chapitre, très évangéliquement intitulé « *le Royaume et les ténèbres* » (M. Monod et le nouveau testament écrivent « *Royaume* » avec un R majuscule). Nous voici à un nouveau niveau, supérieur à tous les précédents, celui de la société humaine : « *Un nouveau règne était né, celui des idées* » (p. 177). L'histoire de l'humanité (ainsi d'ailleurs que sa pré-histoire, depuis l'australanthrope) est donc gouvernée par les idées : conditions matérielles d'existence, rôle du travail dans la formation de l'humanité, progrès technique, production, consommation, rapports sociaux, rien de tout cela n'existe pour notre auteur pour qui, ne l'oublions pas, « *la connaissance objective* » est la « *SEULE source de vérité authentique* » (p. 185). Le marxisme se voit une dernière fois réglé sommairement son compte :

« Pour Marx comme pour Hegel, l'histoire se déroule selon un plan immanent, nécessaire et favorable. L'immense pouvoir sur les esprits de l'idéologie marxiste n'est pas dû seulement à sa promesse d'une libération de l'homme mais aussi, et sans doute avant tout, à sa structure ontogénique, à l'explication qu'elle donne, entière et détaillée, de l'histoire passée, présente et future. Cependant, limité à l'histoire humaine

et même paré des certitudes de la « science », le matérialisme historique demeurerait incomplet. Il fallait y ajouter le matérialisme dialectique qui, lui, apporte l'interprétation totale que l'esprit exige : l'histoire humaine et celle du cosmos y sont associées comme obéissant aux mêmes lois éternelles. »

M. Monod a lu cela sans doute chez Staline (ou chez Lyssenko). Ce texte dont chaque mot est un faux se passe de commentaires. A quoi bon rappeler à M. Monod que, pour Hegel, « *comprendre, c'est dominer* », que, pour Marx, le ressort de l'histoire est « *l'homme vivant et agissant* », que la nécessité historique ne peut se réaliser qu'à travers la contingence des événements, que le facteur décisif dans la lutte pour le socialisme, c'est la conscience qu'acquière les masses de sa nécessité et que, précisément pour cette raison, l'histoire n'a ni plan immanent ni fatalité, qu'il y a bien longtemps déjà que ces marxistes inconséquents qui s'inspirent de Marx formulent leur pronostic sous la forme alternative *socialisme ou barbarie*, qu'il n'y a pas, pour le marxisme, de lois éternelles, même pas sans doute pour le cosmos et bien moins encore pour l'histoire humaine, que les lois historiques découvertes par Marx sont toujours relatives à un mode de production déterminé et vouées à disparaître avec celui-ci, et bien d'autres choses encore ? Ne nous a-t-il pas expliqué que les principes du marxisme, c'était, en règle générale, le contraire de ce que Marx a écrit ?

Ce serait évidemment trop demander à M. Monod, avant de combattre Marx, d'avoir consacré à la lecture du *Capital* la centième partie du temps qu'il a employé à la lecture de la *Bible*, d'en avoir lu au moins

la préface, où Marx expose que sa méthode est conforme à celle des sciences de la nature, en ce sens qu'elle est rigoureusement objective, qu'elle prend les hommes comme ils se comportent réellement, et non selon ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, qu'elle procède des rapports entre les hommes dans la production des biens nécessaires à l'entretien de sa vie, et qu'à la fois elle ne l'est pas, qu'elle ne se réduit à la méthode d'aucune de ces sciences, parce que la société se situe à un autre niveau, au sens où nous l'avons expliqué plus haut, que leurs objets ; et que les lois des sociétés humaines, comme la méthode pour les découvrir, ne se réduisent pas aux lois et aux méthodes de la biologie, pas plus que celles-ci ne se réduisent à celles de la physique.

Mais non, M. Monod sait à quoi s'en tenir sur Marx : il a lu Lyssenko ! Et dans ce monde des idées qu'est à ses yeux l'histoire, le voilà qui va nous caractériser la crise historique actuelle :

« Je ne parle pas ici de l'explosion démographique, de la destruction de la nature, ni même des mégatonnes ; mais d'un mal bien plus profond et plus grave... »

LES MALHEURS DE SOPHIE

Arrêtons-nous ici un instant. Le lecteur s'attend peut-être à ce que ce mal bien plus profond et plus grave, ce soit le régime de l'exploitation de l'homme par l'homme, la propriété privée des moyens de production et d'échange, les Etats impérialistes : qu'il se détrompe ! Là où il s'agit de la société où nous sommes et où les classes sont engagées dans une lutte

dont l'issue n'est prédestinée nulle part et dont le destin de l'humanité dépend, M. Monod ne court nullement le risque de retomber dans aucune sorte de marxisme, fût-il « *naturel* » ou « *inconscient* » :

« Ce mal bien plus profond et plus grave, c'est, nous dit-il, UN MAL DE L'ÂME ».

Nous y voilà. On comprend maintenant par quel lapsus freudien M. Monod traite d'animistes ses ennemis les matérialistes. *Animus, anima*, comme disait C.G. Jung, après Swendenborg, Balzac et quelques autres...

Il ne s'agirait sans doute pas de demander à cet homme qui pense que « *la nature est objective, la vérité de la connaissance ne peut avoir d'autre source que la confrontation systématique de la logique et de l'expérience* », ce que c'est au juste, en toute objectivité, que l'âme. Descartes, on le sait, la logeait dans la glande pinéale, mieux connue aujourd'hui sous le nom d'épiphyse ; mais des recherches récentes ont abouti à attribuer à cette glande endocrine un rôle physiologique plus prosaïque encore que mieux défini. Il ne s'agirait visiblement pas de le prier de nous dire dans quelle molécule d'A.D.N., dans quel nucléotide, dans quel gène, dans quel codon ou dans quel opéron est stockée l'information génétique invariante concernant cette âme dont il nous conte les maux. Il est des curiosités déplorables.

Cette âme, les gnostiques, ces mystiques communisants contre lesquels les Evangiles ont été rédigés entre l'an 150 et l'an 200 de notre ère, à seule fin de rendre apte la religion chrétienne à assumer bientôt sa fonction de religion officielle de l'empire,

d'instrument sans égal dans la guerre civile des riches contre les pauvres, des oppresseurs contre les opprimés, des exploités contre les exploités — les gnostiques, dis-je, l'appelaient en grec *sophie*, et ce sont, en effet, les malheurs de Sophie que nous conte désormais M. Monod ; les dernières pages de son livre sont consacrées à un prêchi-prêcha moralisant qui n'est qu'une resucée « scientifique » de ces « principes sociaux du christianisme » dans lesquels Marx et Engels dénonçaient déjà il y a 124 ans « une infâme pouillerie », n'en déplaise aux « chrétiens progressistes » qu'aiment tant les « marxistes conséquents » du P.C.F. Car, voyez-vous, nous dit M. Monod, « l'homme moderne se retourne vers ou plutôt contre la science dont il mesure maintenant le terrible pouvoir de destruction non seulement des corps, mais de l'âme elle-même ». La pauvre âme !

LE SOCIALISME DES BONNES AMES

Mais tout cela, comme le sait fort bien M. Monod, qui connaît beaucoup mieux la *Bible* que le *Capital*, c'est déjà dans la *Genèse* : ... Les fruits de l'arbre de la science ... Science sans conscience n'est que ruine de l'âme... Quant aux napoléons du Vietnam, aux affamés du Brésil, aux opprimés, exploités, torturés, massacrés de partout, ils apprendront sûrement avec intérêt que c'est avant tout leur âme qui est malade, et que la solution de la crise historique de l'humanité se trouve dans l'« éthique de la connaissance », une « ascèse de l'esprit », « l'inspiration morale d'un

humanisme socialiste », « l'éthique qui fonde la connaissance », en n'oubliant pas que, bien entendu, « le seul espoir du socialisme n'est pas une "révision" de l'idéologie qui le domine depuis plus d'un siècle, mais dans l'abandon total de cette idéologie ».

Les choses sont maintenant claires. La bourgeoisie mondiale est entrée en lice avec pour objectif — pardon, pour projet — d'anéantir les positions conquises par la classe ouvrière depuis un siècle et demi et la théorie en laquelle se résume la conscience de celle-ci, le marxisme. Dans cette guerre civile mondiale, M. Monod s'assigne librement la place qui lui convient. Son livre, pour l'essentiel, n'a pas d'autre signification.

CE QU'EN PENSE LE P.C.F.

Le moment est venu de dire deux mots de la « critique » de Monod par ceux qu'il baptise « marxistes conséquents ». Nous avons sous les yeux la page entière consacrée par *La Marseillaise* du dimanche 15 novembre 1970, sous la signature de Claude Lafon, au livre de Jacques Monod. Pour bien montrer qu'il est un « marxiste conséquent » sauce Monod, ce journaliste consacre plus de la moitié de son article à discuter la question de savoir si la vie, comme incline à le penser Monod, est apparue sur la terre par un pur hasard, ou si elle devait nécessairement y apparaître. Notons bien que, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'existe aucune possibilité de répondre dans un sens ou dans l'autre d'une manière scientifiquement démontrable. Quant à penser

qu'il ne s'agit pas là d'une question que l'expérimentation scientifique tranchera et que seule elle pourra trancher un jour, mais que le « *matérialisme* » impose la deuxième réponse, il faut, pour ce faire, être un marxiste aussi conséquent que Lysenko (ou Claude Lafon) ! Ce dernier poursuit en bavardant sur la nécessité, les bonds qualitatifs, ceci, cela et bien d'autres choses, sur tout en un mot, sauf... sur la lutte des classes, le « *socialisme humaniste* » de M. Monod et sa déclaration de guerre à ce qu'il appelle « *l'idéologie qui domine le socialisme depuis plus d'un siècle* ». On ne saurait être plus clair. Dans la guerre civile mondiale qui a commencé, porte-parole de la bureaucratie et idéologues de la bourgeoisie sont dans le même camp. On le savait de reste. Il n'en va pas différemment d'un article de Jacques Milhau dans *France nouvelle* du 28 octobre 1970. L'auteur commence par s'extasier d'avoir trouvé en Monod un philosophe :

« Cela nous change vraiment des contempteurs par principe de toute philosophie, de ces positivistes myopes qui, etc. »

Du mépris de toute philosophie à une philosophie mystique, théologique, ultra-réactionnaire, se résumant à prêcher la croisade contre le marxisme, au nom de la science, le progrès est évident...

Et Jacques Milhau poursuit le panégyrique de Jacques Monod :

« Pas un chapitre qui ne soit un clair et net condensé du savoir présent, un foisonnement d'idées et de questions dont la discussion appelle le concours de tous les spécialistes. »

Que ce foisonnement d'idées soit réactionnaire, au surplus d'une incroyablement planitude et d'une mauvaise

foi sans bornes, cela n'empêche pas l'admiration du Jacques stalinien pour le Jacques antimarxiste. Bien au contraire. Après tout, la mauvaise foi, les amalgames, c'est là un terrain d'entente privilégié pour nos deux Jacques.

Et le Jacques stalinien précise :

« Nous ne nous attarderons pas... sur les conclusions du livre, marquées par des piques acerbes contre le socialisme contemporain. »

Bien sûr, « *on pourrait s'étonner que le professeur Monod* [un professeur vous vous rendez compte ! et un prix Nobel avec ça ! Chapeau bas devant le marquis de Carabas !] *ait pu rédiger une interprétation si personnelle du marxisme* [très personnelle en effet !] *sans s'être confronté à ses collègues marxistes et communistes dont il sait bien que, quelles que soient les divergences théoriques aisément compréhensibles* [voire, voire !] *ils ne peuvent pas ne pas appeler la rectification au moins partielle (?!) de ce qu'il a écrit et sur une base de stricte objectivité scientifique et théorique* [bien sûr, bien sûr !]. *Avec eux la discussion peut en tout cas être féconde...* » [ô combien !].

Au fait, les respectueux « *collègues* » « *communistes et marxistes* » de M. Monod n'ont-ils pas observé de Conrart le silence prudent ? Un professeur, vous comprenez, un prix Nobel...

Il est d'ailleurs facile de voir où le bât du Jacques mystique blesse le Jacques stalinien. Cela tient en un nom propre : « *Lyssenko* ». L'amalgame Lyssenko-Engels-Lénine, c'est tout ce que M. Monod a à dire (comme cela apparaît fort clairement dans une interview du *Monde* du 24 février où, dépouillées de

leurs oripeaux scientifiques à faire pâmer les ignorants, les « *idées philosophiques* » du Jacques théologique apparaissent dans toute leur plate nudité. Et comment voulez-vous que le Jacques stalinien nous parle de Lyssenko ? Lyssenko, c'est Staline, c'est Thorez, c'est Duclos, c'est Aragon, c'est le P.C.F. bénissant le coryphée de la science et approuvant l'extermination des généticiens soviétiques, c'est l'affaire Jaurès Medvedev — oh non, parlons d'autre chose... Décidément nos Jacques sont faits pour s'entendre contre le marxisme.

L'ÉVANGILE SELON SAINT JACQUES

Mais revenons au nouvel apôtre de la rédemption des âmes. Il nous annonce cette bonne nouvelle que « *seule l'éthique de la connaissance pourrait conduire au socialisme* », car « *elle impose des institutions vouées à la défense, à l'extension, à l'enrichissement du Royaume transcendant des idées, de la connaissance, de la création* ». Ce royaume transcendant des idées, c'est clair, n'est pas de ce monde ; et ce n'est pas nouveau non plus. Il n'y avait pas besoin de ce cinquième Évangile selon saint Jacques pour nous le dire : c'était déjà en toutes lettres dans les quatre premiers, dans les livres sacrés de la religion de *mon doux Jésus* — *mon saint veau d'or* — *mon coffre-fort*, avec cette précision utile que nos bons apôtres de chrétiens progressistes aimeraient assez bien faire oublier : « *Il y aura toujours des pauvres parmi vous* ». Et c'est dans le même style apostolique que M. Monod conclut par

une formule que Paul de Tarse n'aurait pas désavoué :

« A l'homme de choisir entre le Royaume et les ténèbres. »

Il ne manque à notre avis à sa conclusion que le *Notre père* selon le cinquième évangile que le concile de réunification des églises chrétiennes contre le marxisme athée, Vatican III ou IV, ne manquera pas d'ajouter ; nous nous permettons d'en suggérer le texte *ne varietur* à M. Monod :

« *Notre père A.D.N. qui êtes aux cieux*

Que votre nom invariant soit glorifié dans tous les nucléotides

Que votre téléonomie éthique s'accomplisse

Que votre Royaume transcendant advienne pour le Salut de nos âmes

Et que l'infâme marxisme soit rejeté dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents animistes. »

POST-SCRIPTUM

La publication de cet article ayant été retardée, il nous est possible d'examiner quelques aspects importants de l'attaque de M. Monod contre le marxisme que nous avions dû laisser de côté. Il s'agit tout d'abord de l'attitude qu'aurait eue Engels à l'égard de certaines découvertes scientifiques. Voici ce qu'écrivait Monod :

« Engels lui-même (qui cependant avait de la science de son temps une connaissance profonde) avait été conduit à rejeter, au nom de la Dialectique [c'est M. Monod qui met une majuscule] deux

des plus grandes découvertes de son temps : le deuxième principe de la thermodynamique et (malgré son admiration pour Darwin) l'interprétation purement sélective de l'évolution. C'est en vertu des mêmes principes que Lénine... ; que Jdanov... ; que Lyssenko... » (pp. 51-52).

Et voilà en marche l'amalgame, dont nous avons vu que M. Monod l'élevait à la hauteur d'un principe. L'idéologie réactionnaire de la bureaucratie du Kremlin, au nom du mythe d'une « science prolétarienne » et d'une « science bourgeoise » opposées en toute chose, prétendait interdire à la physique soviétique d'utiliser la théorie de la relativité et la mécanique quantique. Le charlatan de Staline, Lyssenko, au nom de ce qu'il appelait « marxisme » — et qui n'était en fait que l'expression des préjugés vulgaires d'une bureaucratie bornée, de sa peur panique de ce qu'elle ne comprend pas, de sa croyance illimitée en son « bon sens » petit-bourgeois, sans compter les préjugés personnels de ce personnage inculte, ce frère ignorantin qu'était le « coryphée de la science » de MM. Duclos, Fajon et consorts, le dieu vivant des bureaucrates, Staline — prétendait imposer des lois à la biologie, nier les résultats les plus solides de la génétique, fondée sur l'expérience. Au point de vue scientifique, le lyssenkisme n'était rien, en dépit des efforts de MM. Thorez, Duclos, Aragon et C^{ie} pour persuader du contraire les biologistes français, il y a 23 ans. Il n'a pris sa signification tragique que parce que l'appui de Staline a permis au Raspoutine de la biologie russe d'en devenir le dictateur, et de diriger contre les généticiens soviétiques l'une des persécutions les plus sanglantes de la terreur stalinienne. Et si, comme l'a montré récemment Jaurès Medvedev, le lys-

senkisme n'est pas mort, c'est seulement parce que sa base sociale, la bureaucratie contre-révolutionnaire du Kremlin, existe encore. Sa signification tragique, c'est celle du stalinisme : compromettre le marxisme, la théorie indispensable au prolétariat pour son émancipation, dans ses crimes contre-révolutionnaires, mais aussi dans les diverses variétés de son obscurantisme idéologique.

Mais il s'agit, pour M. Monod, de démontrer que Lyssenko et Jdanov, peut-être avec plus de conséquence et moins de culture, ne faisaient finalement que poursuivre dans la voie où Engels (et Lénine) s'était engagé. Lorsque Lyssenko « accusait les généticiens de soutenir une théorie radicalement incompatible avec le matérialisme dialectique », il « avait parfaitement raison ». C'est M. Monod, expert ès matérialisme dialectique, qui nous le certifie. Car, voyez-vous, Engels, lui aussi, niait les résultats de la science lorsqu'ils contredisaient ses préjugés dogmatiques... Et il prétend, nous venons de le voir, en donner deux exemples.

DE L'ÉVOLUTION DES ESPÈCES...

Notons d'abord que, sur ce que M. Monod entend par « l'interprétation purement sélective de l'évolution » — alors que lui-même écrit (p. 135) que « certains évolutionnistes post-darwiniens ont eu tendance à propager de la sélection naturelle une idée appauvrie, naïvement féroce, celle de la pure et simple « lutte pour la vie », expression qui n'est pas de Darwin d'ailleurs, mais de Spencer », et que (p. 141) « une autre difficulté pour la théorie sélective provient de ce qu'elle a été trop

souvent comprise ou présentée comme faisant appel aux seules conditions du milieu extérieur comme agents de la sélection » — il y aurait beaucoup à dire pour les biologistes eux-mêmes. Mais la question n'est pas là. La question est que M. Monod SERAIT BIEN EN PEINE DE CITER un texte quelconque d'Engels où celui-ci contesterait, pour ce qui est de l'évolution des espèces, la théorie de Darwin, l'homme dont il estimait le génie au point que, parlant sur la tombe de Marx, il n'a pas trouvé de meilleure comparaison pour souligner l'importance de la découverte par celui-ci de la conception matérialiste de l'histoire que de la mettre sur le même rang que la théorie de Darwin !

Ce contre quoi Engels, avec Marx, s'est élevé, c'est l'application frauduleuse du darwinisme à la société humaine — la « théorie » si bien venue selon laquelle, si M. Rockefeller est milliardaire, M. Nixon président des Etats-Unis, M. Pompidou chef de l'Etat français, M. Brejnev à la tête de la bureaucratie du Kremlin, c'est parce que ces personnages sont les plus aptes, qu'ils sont les vainqueurs de la sélection naturelle, qu'ils occupent leur place en vertu d'une loi de la nature, contre laquelle il serait bien vain de se révolter. Il s'agit là, sous une forme particulièrement vulgaire, d'une de ces « confusions de niveaux » dont nous avons parlé plus haut — et Engels peut à juste titre conclure le passage qu'il y consacre dans *Dialectique de la nature* (1), et qui mériterait d'être cité en entier, en ces termes :

« A elle seule la conception de l'his-

toire comme une suite de luttes de classes est plus riche et plus profonde que sa simple réduction à des phases à peine différenciées de la lutte pour la vie. »

Que d'ailleurs ces messieurs, dans le cadre de la lutte mondiale entre les classes, soient d'une certaine façon « les plus aptes », comme M. Monod lui-même, à remplir les tâches réactionnaires qu'il leur a plu d'assumer au nom de leur classe ou de leur caste, c'est ce que nous nous garderons de contester ! Mais de la prétendue opposition dogmatique d'Engels à la théorie de Darwin en biologie, il n'y a pas la moindre trace. Engels écrit encore :

« C'est à l'esprit, au développement et à l'activité du cerveau, que fut attribué tout le mérite du développement rapide de la société ; les hommes s'habituerent à expliquer leur activité par leur pensée au lieu de l'expliquer par leurs besoins (qui cependant se reflètent assurément dans leurs têtes, deviennent conscients), et c'est ainsi qu'avec le temps on vit naître cette conception idéaliste du monde qui, surtout depuis le déclin de l'Antiquité, a dominé les esprits. Elle règne encore à tel point que même les savants matérialistes de l'école de Darwin ne peuvent toujours pas se faire une idée claire de l'origine de l'homme, car, sous l'influence de cette idéologie, ils ne reconnaissent pas le rôle que le travail a joué dans cette évolution » (2).

Que cela déplaît à M. Monod, pour qui l'homme commence avec « le règne des idées » et se distingue des autres êtres vivants par la possession d'une « âme », cela se comprend de reste. Que cela le fasse redoubler de mauvaise foi, également.

(1) Ed. sociales, pp. 316-317.

(2) Idem, p. 178.

... A LA MORT THERMIQUE DE L'UNIVERS

Il n'en va pas mieux en ce qui concerne la première accusation lancée par M. Monod contre Engels, la prétendue hostilité de celui-ci au second principe de la thermodynamique. Rappelons brièvement de quoi il s'agit.

Le premier principe de la thermodynamique est celui de la conservation de l'énergie, c'est-à-dire qu'il pose que, dans toutes les transformations physiques d'un système isolé d'un système qui n'échange rien avec l'extérieur), la matière peut changer de composition chimique, d'état physique, etc., l'énergie changer de forme, se répartir différemment entre les diverses parties du système, etc., mais que, dans tous les cas, la quantité totale d'énergie est invariable. Le second principe pose que, *toujours dans un système isolé*, toutes les transformations permises par le premier principe ne sont pas possibles. Un système isolé constitué d'un litre d'eau à 80° et d'un litre d'eau à 20° peut se transformer en deux litres à 50° ; la transformation inverse, elle aussi permise par le premier principe, est interdite par le second, sans fourniture d'une quantité *extérieure* d'énergie sous une forme appropriée.

La vitesse moyenne d'agitation des molécules d'eau à 80° est plus grande qu'à 20°. Le système évolue donc d'une situation où les molécules rapides sont séparées des molécules lentes vers une situation où elles sont mélangées, où la vitesse moyenne est partout la même ; il évolue vers un désordre croissant (il existe une grandeur physique qui mesure ce désordre, qu'on appelle l'entro-

pie ; le deuxième principe s'exprime alors en disant que, dans un système isolé, l'entropie tend toujours au total à augmenter).

Ce principe a été confirmé par toute l'évolution ultérieure de la physique et n'est, à l'heure actuelle, à notre connaissance, contesté par personne. Il ne l'a d'ailleurs jamais non plus été par Engels... De quoi s'agit-il alors ? D'autre chose.

Lorsque, vers 1854-1860, le physicien allemand Clausius, en inventant notamment le concept d'entropie, donna des bases plus rigoureuses au second principe, énoncé sous une forme assez incorrecte par Sadi Carnot en 1824, il prétendit en même temps l'appliquer à *l'univers entier*. Il croyait pouvoir ainsi prédire ce qu'il appela « *la mort thermique de l'univers* » — à savoir que l'univers évolue vers une situation où toutes ses parties seront à la même température, et où toute transformation sera donc impossible.

L'univers entier est sans doute par définition un « *système isolé* », mais c'est un système isolé assez spécial... Dans le cadre même des conceptions de la physique du XIX^e siècle, celles d'un univers euclidien infini dans l'espace et dans le temps, la théorie de la « *mort thermique* » se heurtait à toutes sortes de difficultés. Par exemple, on pouvait montrer, au moins avec certaines hypothèses d'homogénéité, que si, depuis une durée infinie, l'entropie de l'univers augmente, elle a nécessairement *déjà* atteint son maximum, et que la mort thermique a déjà eu lieu. Ce n'était d'ailleurs là, comme on s'en est aperçu par la suite, que l'une des nombreuses contradictions auxquelles se heurtait la notion d'un univers euclidien infini et, au moins à gran-

de échelle, semblable à lui-même aussi bien dans l'espace que dans le temps. Nous ne pouvons insister sur ce point, qui mériterait une étude spéciale. Mais il s'agit ici d'autre chose. Contrairement au second principe de la thermodynamique, la théorie de la « *mort thermique de l'univers* » n'est pas un résultat de l'étude scientifique de l'univers. Elle n'est pas une découverte de la science. C'est une vue métaphysique — qui fut dénoncée comme telle, dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, par de nombreux physiciens, bien loin de faire leur unanimité.

Et ce n'est évidemment pas contre le second principe de la thermodynamique qu'Engels a protesté — mais bien contre son application abusive à l'univers entier, à l'annonce de la fin du monde au nom des lois de la physique, dont les sectataires de *Yahvé - Jésus mon veau d'or*, les idéologues du capital, n'avaient évidemment pas mis longtemps à s'emparer, pour inviter les travailleurs à faire pénitence, et à subir pieusement leur exploitation en attendant le jugement dernier, qui devait avoir lieu tout de suite après la mort thermique — Dieu, pour sa part, échappant évidemment au second principe (l'âme de M. Monod sans doute aussi !)

Quant à la description que, dans un passage célèbre de *l'Introduction à Dialectique de la nature*, Engels donne d'un univers parcourant une succession infinie de cycles, il ne faisait, dans ce texte écrit en 1875 et resté inachevé et inédit de son vivant, qu'exposer une conception parfaitement compatible avec les résultats de la science de la nature à cette date, et, pour cette raison, généralement admise par ceux qui

se refusaient à « *recourir au créateur* ».

Le développement ultérieur de la science a, certes, profondément bouleversé l'idée que nous pouvons nous faire de l'univers, de sa structure spatio-temporelle, de son passé et de son avenir. Condamner, pour cette raison, la synthèse tentée par Engels à cette date, c'est lui reprocher de ne pas avoir résolu des problèmes que la science de son temps n'avait pas encore posés — ou d'avoir voulu arrêter la science au nom d'une métaphysique. Rien n'était plus contraire à ses idées, n'en déplaise à M. Monod. Il ne prétendait pas dicter ses lois à la science de la nature : il combattait, dans les deux cas cités par M. Monod avec cette bonne foi qu'on a pu apprécier chez lui, l'emploi abusif, dans la lutte des classes, de certaines conquêtes de la science, préalablement déformées à cette fin.

Que ce genre de préoccupations n'ait rien perdu de son actualité, le livre de M. Monod suffirait à en témoigner. Mais cela est vrai dans bien d'autres domaines.

C'est ainsi que, depuis bientôt un siècle qu'Engels a laissé inachevé son manuscrit, la conception que les résultats de la science nous permettent de nous faire de l'univers a été profondément bouleversée. Nous savons aujourd'hui que notre univers n'est certainement pas euclidien (un univers euclidien est un univers dans lequel 3 lignes droites perpendiculaires les unes aux autres peuvent être prolongées indéfiniment ; le sentiment « *intuitif* » qui nous fait croire qu'il en serait « *nécessairement* » ainsi n'est que le produit de l'expérience empirique faite à notre échelle, avec nos sens et nos muscles ; à

plus grande échelle l'expérience scientifique montre le contraire) ; qu'il est vraisemblablement fini, encore qu'illimité (c'est-à-dire l'analogue à trois dimensions de ce qu'est la surface d'une sphère à deux) ; que l'espace et le temps ne sont pas des cadres indépendants l'un de l'autre et de la matière qu'ils contiennent, comme l'enseignait Kant, et comme le croyait encore, après Newton, la physique du XIX^e siècle, mais bien qu'ils sont indissolublement liés, et que c'est la matière qui impose à l'espace-temps sa géométrie (un excellent exemple que c'est la physique qui contribue à élucider les problèmes de la prétendue métaphysique, et non cette dernière qui peut fixer à l'avance et une fois pour toutes ses bornes et ses lois à la science).

Et nous savons enfin — c'est du moins la conclusion admise par la très grande majorité des savants — que l'univers est en expansion rapide, toutes ses parties, à grande échelle (amas de galaxies), s'éloignant les unes des autres ; et qu'il y a quelque douze à quinze milliards d'années la totalité de la matière de l'univers était concentrée dans une étendue quasi nulle avec une densité quasi infinie. C'est à partir de l'explosion qui s'est alors produite, et de la « *boule de feu primitive* » en expansion qui en est résultée, que l'on s'efforce aujourd'hui d'expliquer la formation des structures actuelles de la matière : noyaux atomiques, galaxies, puis étoiles. Depuis dix ans, de nouveaux résultats expérimentaux étayant cette hypothèse n'ont cessé de s'accumuler.

Une autre question est de savoir si cette phase actuelle d'expansion à partir d'une « *singularité primitive* » ultra-condensée a été précédée d'une autre phase, ou s'il s'agit là d'un commencement absolu. Il n'y a pas, dans l'état actuel de nos connaissances, d'expériences ou d'observations déjà faites ou même concevables qui pourraient y répondre. Et, il faut le souligner nettement — en renvoyant pour plus de détails au livre du savant d'Allemagne orientale Robert Haveman, *Dialectique sans dogme*, malheureusement toujours inédit en français — il n'y a pas de réponse à cette question qui soit plus ou moins matérialiste. Le matérialisme dialectique ne permet pas de savoir — n'en déplaie à la section de philosophie du K.G.B. — si l'univers est euclidien ou non, fini ou infini dans l'espace, si le temps passé est fini ou infini. C'est à la science de répondre. Le matérialisme affirme que cet univers est réel, qu'il est scientifiquement connaissable (et qu'il n'y a pas d'inconnaissable, même si l'inconnu est inépuisable), enfin qu'il n'y a rien d'autre que l'univers scientifiquement connaissable. L'idéalisme, ou, si l'on préfère, l'obscurantisme théologique — il y a, aujourd'hui, de moins en moins de différence entre les diverses variétés de philosophies idéalistes et l'obscurantisme — consiste à soutenir que cet univers n'est pas réel, que ne sont réelles que nos relations avec lui, et qu'il s'explique, est manipulé et mis en scène par une autre réalité, la vraie réalité, la seule réelle, qui n'est pas objet de science, mais de révélation, d'intuition, etc., le « *Royaume* » de M. Monod et des évangiles en un mot.

M. MONOD ET SA SAINTE MÈRE L'ÉGLISE

La première tâche des marxistes (1), en ce qui concerne la science de la nature, c'est d'abord de combattre ces conclusions métaphysiques réactionnaires qu'une voix insidieuse et omniprésente, celle des rapports de production bourgeois, suggère sans cesse à l'oreille des savants de tirer de résultats de la science.

C'est ainsi que les théoriciens de la cosmologie parlent constamment de "création" à propos de la boule de feu primitive. Simple question de langage ? L'un d'eux, dans un article du *Scientific American* de juillet 1970, consacré à l'origine des amas globulaires d'étoiles (il n'est pas nécessaire de savoir de quoi il s'agit pour apprécier ce qui suit), après avoir indiqué que, selon les lois de la physique, si, dans les dix premières secondes d'existence de la "boule de feu primitive", les photons (grains de lumière) donnent constamment naissance à des paires électrons-positons, il n'en est pas de même ensuite, lorsque la température tombe en dessous de 10 milliards de degrés.

Et il ajoute :

« Le fait que dans de telles conditions la plus grande partie de l'énergie de l'univers était sous forme de radiation électromagnétique (photons) donne une signification accrue à la phrase : *'Et Dieu dit : que la lumière soit.'* »

Ce ne sont pas là jeux d'esprit gratuits au moment où l'Église romaine, et avec elle toutes les églises chrétiennes, demeure le plus sûr et le plus fidèle instrument tout terrain de guerre civile du capital contre les masses.

Et cela nous amène à trouver vraiment étrange l'insistance que met M. Monod à démontrer que la vie n'a pris naissance que par un hasard extraordinaire et unique, un événement qui ne s'est produit qu'une fois, dans l'espace comme dans le temps. Nous n'entrerons pas dans la discussion de cette thèse, qui est loin de faire l'unanimité des biologistes. Peut-être M. Monod pourrait-il être un peu moins catégorique, au moment précis où (cela s'est produit en mai-juin 1970 seulement) l'un des points essentiels de ce que les généticiens avaient eux-mêmes baptisé leur "dogme fondamental" (que la transmission de l'information ne peut se faire que de l'A.D.N. vers l'A.R.N. et non en sens inverse) vient d'être réfuté avec éclat par l'expérience. Certes, un point plus important encore de ce "dogme" demeure valide (que l'information ne peut être transmise que des acides nucléiques, A.D.N. ou A.R.N., vers les protéines et non en sens inverse) ; et nous sommes bien d'accord que, dans l'état actuel des connaissances, encore une fois, on ne voit guère comment il pourrait en être autrement. Cet épisode récent pourrait toutefois peut-être inciter certains généticiens à être un peu moins... "dogmatiques". D'autant que le "dogme fondamental" n'est pas sans relations étroites avec la théorie du "hasard unique".

Pour ce qui est de cette théorie, nous en restons à ce que nous avons dit plus haut : il n'existe actuellement aucune possibilité scientifique de conclure dans un sens ou dans

(1) Ce n'est sans doute pas la seule, mais nous ne pouvons y insister aujourd'hui.

l'autre. Et nous ne dirons certes pas que, "du point de vue matérialiste", on peut conclure ! Mais précisément pourquoi M. Monod tient-il tant à le faire ?

On peut se le demander, quand on lit dans le *Scientific American* de février 1971 (pp. 46-47) :

« Dans les derniers mois, l'enseignement de l'évolution a fait l'objet d'attaques dans bon nombre d'Etats. La renaissance du fondamentalisme en biologie prend une forme quelque peu nouvelle : ce ne sont pas des théologiens qui combattent les théories courantes sur l'origine de la vie et la diversité des espèces, ce sont des savants. Le mouvement est dirigé par la 'Société de recherche de la création', dont les membres ont témoigné devant les comités de l'éducation et des manuels de l'Etat de Californie. Le credo de la société dit : 'qu'elle s'engage à croire strictement à la relation biblique de la création et de l'histoire primitive' et que son but est 'de réaliser la science sur la base des idées de la création par Dieu'...

Le plus grand succès remporté à ce jour par cette société, c'est d'avoir fait inscrire une formulation nouvelle dans les directives adoptées fin 1969 par le bureau de l'éducation de l'Etat de Californie... Dans le projet préparé par le comité consultatif pour l'éducation scientifique, deux paragraphes indiquaient que la vie est probablement née il y a quelque trois milliards d'années d'une 'soupe de molécules du genre des acides aminés', et que la diversité qui règne entre les espèces actuelles est le résultat de l'évolution par le moyen de la sélection naturelle produite par une adaptation effective aux modifications de l'environnement. C'est cette formulation qu'attaquèrent les représentants du point de vue créationniste... Ils soutinrent que la doctrine de la création spéciale par Dieu mérite un statut égal à celui des autres explications de l'origine de l'homme, car elle n'est pas seulement une croyance religieuse mais aussi une doctrine scien-

tifiquement valable... et que les droits des enfants chrétiens seraient violés par ce qui serait en fait enseigner l'absence de Dieu.

... George F. Howe, du Collège baptiste de Los Angeles à New Hall (Californie), soutint que le créationnisme n'est pas moins 'scientifique' et pas plus 'religieux' que la théorie générale de l'évolution. En fait, le créationnisme résout ce qu'il appela un problème pour les évolutionnistes : L'ÉNORME HASARD QU'IL FAUDRAIT [c'est nous qui soulignons] pour qu'une protocellule vivante, ou même une molécule spécifique de protéine, puisse se former seulement par l'accrétion de diverses substances dans un océan ancien... Dennis S. McCurdie, un géologue, soutint que de fausses conclusions avaient été tirées de la datation au carbone 14 des matériaux fossiles et que le carbone 14 démontre en réalité que la terre a été créée récemment — peut-être il y a dix mille ans.

Le bureau d'éducation de l'Etat de Californie a supprimé les deux paragraphes litigieux. Il leur a substitué une déclaration selon laquelle «...la création en termes scientifiques n'est pas une exigence religieuse ou philosophique... La création et les théories évolutionnistes ne sont pas nécessairement mutuellement exclusives...»

On voit que M. Monod a des émules. Si nous employions la méthode qui lui est chère, nous dirions que MM. Howe, McCurdie et C^{ie} sont des "monodistes conséquents", les véritables représentants des idées de M. Monod. Nous n'avons pas besoin de nous abaisser à de tels procédés pour conclure : l'offensive de l'obscurantisme contre le marxisme, sous les formes les plus diverses, y compris les oripeaux "scientifiques" de M. Monod, est aujourd'hui un aspect essentiel de la lutte des classes. Elle doit être combattue et repoussée sur tous les terrains où elle se manifeste.